

Considérés comme un miroir transmettant, avec précision et minutie, la crise existentielle qui absorbe l'individu contemporain, pourtant confortablement réjoui dans un progrès technologique inouï, les écrits de Michel Houellebecq placent les jalons de ce qui est censé s'installer au monde comme le paradigme individualiste. Le développement technique immense de ces deux derniers siècles, les incroyables mutations philosophiques qui s'en sont suivies, l'énorme poussée économique, sociale, culturelle et démographique, ont irréfutablement permis d'améliorer les conditions de vie de l'homme sur une bonne partie du globe. En fait, l'individu vit désormais douillettement, son espérance de vie augmente, la qualité de son existence s'améliore, ses droits prolifèrent, ses perspectives foisonnent, ses choix pullulent, ses exploits se multiplient, ses rêves s'exaucent, ses charges pénibles s'amenuisent, ses corvées lancinantes se raréfient. Bref, les droits de l'homme et la démocratie, quelques fragiles et inéquitables qu'ils soient, se propagent un peu partout.

Pourtant, le monde va mal. Il ressemble à un corps avachi, squelettique, sans âme et sans vie, à une carcasse vide, minée et désuète, à un tunnel sans fond et sans issue. Un monde, celui notamment donné à voir et analysé dans les fictions de Houellebecq, qui bascule inexorablement dans une destinée chaotique, tragique où les grands métarécits sont volontairement anéantis, les idéaux majeurs du modernisme sont opportunément trahis, les incontournables solidarités historiques, en l'image de la famille, de la religion, de la société ou de la patrie, sont intentionnellement atrophiées et où l'idéologie rationaliste a bel et bien prouvé son échec.

L'œuvre de Michel Houellebecq met le couteau de l'écriture dans la plaie de la modernité, le remue soigneusement pour en disséquer les failles et les dysfonctionnements, parvenir à la zone enflammée, panser la blessure et soulager la meurtrissure.

Selon la vision de notre auteur, le projet moderne ne débouche nullement sur l'univers idyllique et harmonieux du présent qui demeure paradoxal et

traumatisant. Les préceptes modernes des Lumières, tout prometteurs qu'ils soient, tout compatibles qu'ils puissent paraître avec les valeurs de l'humanisme, ne sont plus, selon le regard sûrement exagéré mais extrêmement lucide de l'auteur français, la panacée du bonheur de l'humanité.

Plus émancipé et plus libre, l'homme moderne est également plus vulnérable et rapidement dépressif. L'autonomie, le confort, la bonne qualité de vie, ne lui procurent nullement la paix intérieure, la quiétude psychologique et le bonheur, loin s'en faut, ils démultiplient ses angoisses, ses peurs et accentuent le tragique de sa condition.

Si, dans un passé non lointain, l'Histoire fut appréhendée cycliquement, le pire ontologiquement inévitable car déterminé par le destin, si encore le christianisme et la religion en général, donnaient à la chute originelle et au jugement dernier une valeur symbolique illuminant le présent transitoire et passager, la société moderne, elle, a amputé le cordon ombilical qui lie les êtres au passé, considéré comme caduc, rétrograde et esclavagiste, au futur illustré comme flou et incertain pour axer son attention sur un présent du bonheur immanent et de la fin des souffrances.

L'autonomie débouche donc sur deux phénomènes largement exploités par Houellebecq dans ses ouvrages, en l'occurrence l'individualisme spéculaire et le libéralisme marchand.

En octroyant aux individus une liberté excessive, en bannissant, de leur monde et de leur vie, le passé et les traditions, en les propulsant dans un univers où ils doivent suivre, non pas une voie préétablie par les grandes structures du sens, mais celles tracées par la mode, le jouissif et l'éphémère, le système moderne accouche d'une nouvelle génération composée d'individus désinvestis, psychiquement endoloris, physiquement détruits, socialement concurrentiels, professionnellement et sexuellement ennemis.

Assujettissant et implacable, en dépit de l'apparence d'ouverture et de liberté qu'il véhicule, ce système contraint l'homme d'aujourd'hui à se blottir

dans le cocon d'un narcissisme pathologique, de mener une vie trop centrée sur soi, dépourvue de toute relation, amicale, soit-elle, affective ou sociale. Particule atomisée, molécule parcellisée, monade insaisissable et mobilisé, muni d'un arsenal technologique maximisé, déambulant dans un système social persécutant et pulvérisé, dépouillé de toute structure religieuse et socialisée, l'individu devient fragilisé, seul et terrorisé.

C'est donc une société du paradoxe qui s'érige en cette fin du XXe et début du XXIe siècles, l'une qui favorise l'autonomie et l'autre et accroît la dépendance. Un désenchantement règne dans cette nouvelle ère fragmentée et fragmentaire. Un environnement inhospitalier bloque le développement psychologique de l'être humain, un univers où le pessimisme est paroxystique, la dépression atteint son point d'acmé, le stress est incontournable, le divorce est fulminant, la fatigue est générale, le suicide atteint des taux alarmistes et où la mort est rendue quasiment enviable. C'est un Occident en phase de déclin qui est représenté dans les fictions de l'auteur français.

La compétition passe de l'économique au social pour toucher désormais le corporel et le sexuel. Le consumérisme parvient à sa phase d'ébullition dans un monde qui divinise l'image et sacralise les marques et les objets.

Un échange existe certes à travers les moyens de communication et les réseaux sociaux, mais c'est un échange feint, aride, entaché de mensonges et d'artificialité. Les liens affectifs se réduisent ou s'effritent complètement, les repères moraux s'effilochent et deviennent cible de sarcasme et de raillerie. Les décisions, si elles ne sont pas techniques ou économiques, s'amenuisent ou se font au hasard. Le calcul et l'intérêt envahissent les êtres. La pudeur n'est plus le résultat de l'héritage et de l'éducation, mais l'apanage de l'indifférence et de la désaffection. Le corps, réifié, consommé et consumé, obéit à la loi capitaliste de l'offre et de la demande. La maladie, l'invalidité et la mort ne sont plus acceptables dans un monde qui glorifie la perfection, déifie la beauté et magnifie l'esthétique.

L'écrit de Houellebecq est en somme un cantique contre la condition quantique de l'homme.

La libération des mœurs de Mai 68 est cette goutte d'eau qui fait déborder le vase pour asséner le coup de grâce à la structure familiale et relationnelle. Ce mouvement révolutionnaire fragilise les rapports entre les êtres, en les rendant plus froids et plus compliqués, moins soudés et moins solidaires que par le passé quand la norme traditionnelle imposait à chacun sa place et son statut dans l'ordre social.

La société dans sa conception étymologique *sociétas*, c'est-à-dire association, communauté, alliance, n'existe plus. Seul un assemblage de particules flottantes, de silhouettes ternes et d'âmes sèches rôde dans ce monde sans repères et sans références.

Profondément ancré dans cet événement historique dévastateur, les écrits de Houellebecq brossent un tableau lénifiant de la société post soixante-huitarde qui s'engouffre dans le précipice de la déchéance sociologique, morale et humaine.

Une crise véritable s'installe avec notamment la revendication d'une égalité inconditionnelle entre les hommes et les femmes, l'appel au droit d'une sexualité libre, fouguese et désengagée, l'usage absolu et indépendant du corps. Le système des valeurs, la cellule familiale, le foyer conjugal, le rapport filial et le lien amical qui ont, jusqu'alors, résisté à l'invasion de la modernité et à la puissance du marché, succombent pour être radicalement ébranlés. Les unions amoureuses, loin d'entretenir cette harmonie fusionnelle et salvatrice, sont devenues impossibles car contaminées par l'économique, le mercantile et le pécuniaire. La famille, désagrégée, assiste, via l'invasion du processus individualiste, à la dislocation de ses membres, à la dissolution de ses principes et à l'effritement de son harmonie. Houellebecq met en exergue des couples modernes, cools, incapables d'assumer leurs responsabilités, de faire preuve de

dévouement et de don de soi et qui infligent à leurs progénitures une souillure ineffaçable, des complexes abyssaux et des flétrissures insondables.

Pères et fils ne communiquent plus, ne se voient que rarement ou par coïncidence. Mères et filles se comprennent mal, ne partagent rien et deviennent rivales, se vouant une haine réversible. Les figures d'initiateur, de modèle et de mentor sont destituées. Les enfants sont désormais une charge insupportable, un fardeau asphyxiant, tués prénatalement ou abandonnés à leur triste sort. La compétition économique, sociale puis sexuelle bat en brèche les valeurs de l'altruisme et de la solidarité. Les gens se croisent sans se voir, se touchent sans se rencontrer et peuplent ce monde sans vraiment l'habiter.

Houellebecq dénonce acrimonieusement une société où la hante neutralise la sensibilité, l'amour ploie devant la sexualité, l'intérêt détrône l'affectivité, la spiritualité s'agenouille devant la jouissance et la matérialité et Eros cède au Thanatos. Dans cet univers inhumain, le suicide miroite à la fois comme remède logique et issue tragique.

Les pulsions assouvies, les corps avilis, les psychologies aveuils, les âmes endoloris, la dégringolade vers la mort devient inexorable. En tardant de faire un *mea culpa* illuminant, en étant, toute sa vie durant, impénétrable aux remords et au repentir, l'homme moderne en paie le prix lourd : sa vie. Les fins utopiques représentant une vie contemplative, béate, presque monastique, sont refusées aux personnages. Un parcours marqué par la débauche et la perversion sera compensé par une disparition morne et spectaculaire.

Dégradés par le libéralisme, froissés par le capitalisme, les ressources de l'humanisme s'effacent d'une société occidentale qui se suicide. Scientisme et consumérisme, nouvelles religions de la modernité, désunissent les êtres, jadis unis sous la bannière d'un Dieu fédérateur, de principes communs et de valeurs universelles.

Grisé de joie factice dans son supermarché, l'individu moderne s'afflige une mort facile, silencieuse et indolore. D'un repoussoir terrifiant, d'une destinée

horrifiante, d'un poids écrasant, la mort se métamorphose en un abri rassurant, une sorte d'extincteur des souffrances et des maux. Le léthal succède alors au vital, l'énergique se soumet au tragique, et la défaite se fait par échec et mat du monde moderne insupportable.

Si Houellebecq exagère la violence du monde, son implacabilité, s'il dénonce les rouages du capitalisme, son agressivité, s'il révèle la faiblesse de l'individu, sa fragilité, s'il étale les dangers de l'individualisme, son animosité, s'il gémit devant l'obsolescence du lien, sa vulnérabilité, s'il déplore l'instrumentalisation du corps, sa servilité, s'il avertit contre l'absence de l'amour et de la maternité, c'est surtout pour pousser l'humanité à dépasser la constatation, à passer à la contestation au nom de l'humanisme.

L'absence d'amour, nous dit Houellebecq, mène inéluctablement vers l'anéantissement. Une fois noyé, ce vaisseau affectif emporte avec lui toutes les embarcations humaines et jette les naufragés, les uns contre les autres, dans une lutte sans merci, accrochés irrésistiblement à une bouée qui refuse obstinément de les sauver.

Le capitalisme et la globalisation dérobent aux individus leur sensibilité, phagocytent leur être et leur intimité, détruisent leur âme et leur spiritualité, blessent leur amour-propre et leur dignité et malmènent leur pulsion de vie. La haine de soi se déchaîne sur l'Autre (l'Arabe, le Nègre, le musulman, l'étranger) pour se transformer en une volonté d'instrumentalisation et d'exploitation outrancière.

Réifier l'humain se révèle alors fatal et ses conséquences apocalyptiques. Les frustrations encaissées, les déceptions ressassées, les traumatismes répétitifs, ravivent chez les êtres une sorte de bestialité, une envie inextinguible de vengeance sur un monde qui les a longtemps humiliés.

Si la sexualité occupe énormément de pages dans les fictions de Houellebecq, si sa représentation frôle la pornographie, c'est qu'elle constitue

pour l'Occidental moderne l'ultime vestige où l'Autre incarne encore une entité visible, un contact matériel et une réalité concrète.

Trop enclin à la machine, l'homme représente désormais son revers sexué.

Privé de destin, dépouillé de religion, dépourvu de mythe, sans idole et sans Dieu, fervent croyant du matérialisme, imbu d'une foi inébranlable en la science, misant tout sur la consommation, l'homme moderne a imposé un prix à la vie humaine. Ce système est parvenu à créer un homme attaché à l'objet, détaché de l'homme, accroché aux biens, décroché du lien, imbu d'apparence, dépourvu de sens. Seuls les rentables et les productifs méritent une place dans un monde pareil. Les laids, les infirmes, les malades, les vieux, les impuissants et les passifs sont livrés à eux-mêmes ou impitoyablement jetés dans un précipice abyssal. Aucune chance pour eux d'en sortir vivants. Dévorés par la hante, rangés par la haine, écrasés par leurs semblables, conscients de leur inutilité, ils optent préférentiellement pour une mort auto-infligée.

Les écrans, les médias, les réseaux prétendument appelés sociaux, radars factices, communication feinte, simulacre puissant, agissent négativement sur les consciences, occultent la chute retentissante et inévitable dans les ténèbres profondes du non-sens. La consommation, bathyscaphe dévastatrice, mène l'homme vers les gouffres infernaux et diaboliques.

La tasse de vers est brisée, ses morceaux sont dispersés, sa recomposition est-elle possible ? Sûrement pas. Or, Houellebecq semble suggérer que ces fragments de vers, si petits qu'ils soient, répondent encore une lumière, un espoir. Mais de quelle nature ils sont ? Sûrement pas politique, ni idéologique, encore moins religieuse ou mystique. Ils sont surtout de l'ordre de l'esthétique.

L'homme moderne se trouve au bout du précipice, à un doigt de la mort, dévoré par le désespoir, rangé par la rancune, sans attachement ni lien, sans issue ni perspective, et pourtant il refuse de s'y jeter, d'abandonner ce monde, aussi injuste qu'il soit.

Qu'est ce qui l'en empêche ? Les lectures qu'il effectue, l'écriture qu'il pratique, la poésie qu'il compose et l'art auquel il s'expose. Tout fragiles qu'ils soient, quelques limitées et versatiles que soient leur durée, ces éléments dressent une barrière étanche et protectrice contre la mort. La détresse est phagocytée face à ces éléments esthétiques qui réintroduisent le sourire d'esprit et la jovialité de l'âme.

Lorsque le sens disparaît, le mystère s'effrite, la médiocrité s'installe, l'humanisme se dégrade, le rire s'érige en une forme de résistance, un moyen de rébellion et un instrument de révolte.

Lecture et écriture donnent accès à la connaissance du monde, atténuent le désespoir propagé, soulagent les cœurs meurtris, les corps affaiblis, les esprits froissés et les âmes ternes et angoissées. Elles prémunissent l'homme contre la hante : celle de la corruption, de l'individualisme, de la consommation, du libéralisme, de la perversion et du cynisme.

Que dire de l'activité poétique et artistique ?

La vérité, nous dit Houellebecq, tout comme le réel, ne pourraient se limiter à ce que l'homme voit, touche ou sent. Le langage techniciste, utilitariste, managérial ou économique qui règnent dans le monde actuel, qui s'accaparent de tous les domaines d'appréhension du réel, s'est avéré creux, partial et partiel, incapable d'assouvir les besoins humains, de répondre à ses attentes psychologiques et de satisfaire le côté intérieur en lui. L'homme n'est pas unidimensionnel, ne se contente pas des besoins physiologiques pour vivre, ne peut être réduit au statut d'*homo economicus* comme le voudrait faire croire le discours ambiant de la pensée conformiste.

Annihiler la fonction imaginante et imaginative, éradiquer la sentimentalité, l'émotivité, abolir l'intuition, la sensation, saper l'inspiration, dévoiler un réel sans profondeur et sans intensité, écarter la verve et la subjectivité, telle est la supercherie de la société contemporaine. Pour se dresser contre une telle vision, le poète, l'artiste, le musicien et le philosophe, devraient

intervenir afin de réenchanter le monde et d'inciter les gens à vivre poétiquement. C'est-à-dire à récupérer la capacité de fascination, d'étonnement et d'émerveillement, à appréhender la réalité dans sa globalité.

Mener une vie poétique c'est, en fait, être convaincu qu'à côté de la pensée logique existe une autre analogique, susceptible d'établir des correspondances, c'est aussi et surtout prendre conscience que la rationalité intellectuelle côtoie une rationalité sensible, basée sur l'intuition, le ressenti, l'émotionnel et le sensible, sensations atrophiées par le monde mécaniste, matérialiste et consumériste actuel. Concevoir l'envers du décor, la partie occultée des choses, se distancier des valeurs communément admises (consommation/ désir/ compétition...), des idées conformistes, des habitudes obsolètes, telles sont les vertus salutaires de l'art et de la poésie et qui permettent à l'humain d'habiter pleinement et réellement le monde.

Pour ce faire, la poésie dépasse le langage technocratique qui phagocyte le sens, la langue de bois qui reste à la surface, imperceptible et incompréhensible pour utiliser un vocabulaire métaphorique qui fait sentir le goût de la vie.

La poésie possède ainsi la puissance d'agir sur le monde, offre la possibilité de se libérer d'un système qui dresse des barbelés autour de la pensée humaine. Transmettre des émotions, susciter des sentiments, véhiculer des valeurs, ressusciter des traditions, sensibiliser l'humain, retracer sa voie et remettre en cause ses convictions sont autant d'objectifs tracés par la poésie authentique. Dans un univers de la désolation, du désenchantement, des angoisses existentielles, de la dépression, l'ultime consolation tient à cette fibre fragile et incertaine : celle que porte en elle la littérature et plus particulièrement la poésie.

Art et poésie permettent d'atteindre un point où négation et affirmation, signifiant et signifié, forme et fond, immanent et transcendant, s'entremêlent inextricablement pour donner naissance à un tout harmonieux, touchant la sentimentalité.

Poésie et art, suggère Houellebecq, absorbe l'être dans une harmonie fusionnelle quasi atmosphérique, à travers leur pouvoir diffusif qui dépasse les limites, dissout les frontières, annihile les obstacles et métisse en un seul tout matière et pathos. Consolateurs et thérapeutiques, ils permettent une décharge, un apaisement et un soulagement. Ces éléments esthétiques, selon la vision de notre auteur, sont les seuls capables d'empêcher le monde à se transformer en un gigantesque supermarché. Leurs vertus ne visent pas à restituer ou ressusciter ce que l'homme moderne a perdu, mais, particulièrement, à dévoiler et à ouvrir une perspective et une possibilité. Bref, art et littérature, ne mettent pas fin à la souffrance, mais plutôt permettent une ouverture sur l'infini.